

I

Une pierre se détacha sous les pieds de la jeune fille: Elle roula lentement, puis de plus en plus vite dans l'invisible. Jella, cramponnée à un rameau, s'inclina, haletante, au-dessus de l'abîme. Elle aimait les pierres lancées à toute vitesse. Elle aimait le fracas de leur chute.

Lorsque tout fut redevenu silencieux, elle lâcha le rameau avec ennui.

Le soleil avait disparu et les 'monts du Karst s'enfonçaient dans le crépuscule. Des vagues' de pierres tourmentées, des fantômes de rocs nus déchiraient le ciel verdâtre et froid.

Elle leva les yeux sur le Javorjé. Au milieu des cimes nuageuses la grande montagne brûlait, solitaire, dans les reflets du soleil. En bas' s'allongeait l'ombre des sapins. La nuit printanière se glissait, sans bruit, hors de la forêt Sur les flancs de la gorge les Irise-vent' s'étaient obscurcis; à leur pied, les petites parcelles de terre végétale rougeoyaient davantage... Plaies vivantes dans la grisaille morte. Jella savait que des hommes avaient apporté parmi les rochers, dans des sacs, cette terre couleur de sang, elle savait aussi qu'il fallait défendre chaque motte que veut emporter ce vent sauvage qui secoue les arbres sur les sommets. Elle ne s'en étonnait point, n'ayant jamais vu d'autres pays. Là-bas, au milieu des pierres, il faut lutter. Parfois le vent est plus fort, parfois les hommes.

Ils travaillaient en ce moment, en bas sur la pente. De petites formes humaines roulaient de grosses pierres et rehaussaient les brise-vent avec cette même lenteur de gestes qu'avaient leurs pères et leurs grands-pères. Comme si l'on eût fait sonner une monnaie de cuivre contre un rocher, la cloche de la vallée tinta frileusement dans l'air frais.

Le jour s'achevait. Une ligne vivante descendit, file saccadée de fourmis, vers le village dont les maisons, tel un troupeau de moutons chassés vers l'abreuvoir, s'accrochaient en rangs désordonnés le long du torrent.

Jella déchiqueta sans raison le feuillage chétif d'un érable, et regarda dans l'abîme, dont les bûcherons disaient qu'il rejoignait l'autre côté de la terre. Elle laissa tomber les feuilles froissées. Elle se retourna.

Des gens marchaient en bas, sur le sentier. Elle reconnut les voix. Deux personnes approchaient. L'une était Slatka, la femme du forgeron borgne, l'autre, peut-être sa belle-sœur. Les buissons empêchaient Jella de les voir, mais elle entendait clairement leurs paroles dans le grand silence.

Les commères s'arrêtèrent juste, en dessous pour se reposer; la voix aiguë de Slatka, parvint première aux oreilles de la jeune fille.

Il l'a appris à l'auberge... puis il est rentré chez lui et a lancé la hache contre sa femme.

Elles parlaient de Franjo, du menuisier ivrogne, qui, naguère, allait souvent chez la mère de Jella jouer l'accordéon au clair de lune.

Les voix se firent plus basses; elles commencèrent à parler d'autre chose.

— C'est elle la cause de tout... cette traînée!

— Elle a sali le village. Maudite aux yeux noirs! C'est elle aussi qui a affolé Franjo. Auparavant, c'était un homme rangé, qui craignait Dieu. Jamais il ne se saoulait en semaine.

Jella se tapit. Avec l'audace que donne la sécurité, elle tendit son cou encore enfantin. Elle aurait voulu savoir de qui ou parlait.

— Mauvaise gale!...

La belle-sœur approuva :

— Que Dieu la punisse! Tant qu'elle a été belle, les hommes la protégeaient.

Même le mien, grogna Slatka. Il lui a acheté une croix d'or. Mais elle me paiera tout!... J'ai apporté deux oies à la gouvernante du curé. Et puis je lui parlerai!

— Que lui veux-tu?

— Que monsieur le curé prêche contre la créature...

Jella ne comprenait pas grand-chose à tout cela; elle sentait pourtant un malaise. Ces voix étaient méchantes. Elle saisit à terre des branches sèches et les leur jeta. Les femmes poussèrent des cris; leur baluchon sur le dos, elles s'élançèrent à grands pas l'une derrière l'autre, telles des oies effarouchées.

Dans sa cachette Jella se gaussa d'elles. L'année passée, au mois de la Saint Michel, lorsque sa mère avait la fièvre, que la chèvre aussi était tombée malade, on n'avait même pas voulu lui donner un bol de lait. Personne, dans tout le village!... Et par la faute de Slatka! Cette furie était plus dure que les autres!...

Un souvenir revint à sa mémoire. Elle crispa les poings. Elle était alors une petite fille. Son père travaillait en Slavonie, dans la forêt; sa mère avait emporté à la côte le filet qu'il fallait vendre. Pendant deux jours il n'y avait rien eu à manger à la maison, et la faim lui creusait l'estomac. Derrière la maison du forgeron borgne, le vieux pommier était chargé de pommes sauvages, encore vertes. Jella ne voyait personne dans les environs. Elle cueillit une pomme. A cette minute, Slatka, surgissant près du mur, la frappa si violemment avec un échelas que la marque lui en était toujours restée. Elle ne pouvait pardonner cet affront. Elle haïssait la femme au cœur dur, parce que cette femme était dans son droit; pourtant c'était elle, Jella, qui souffrait de la faim.

Comme une jeune bête, elle s'étira en bâillant. Elle rejeta en arrière les cheveux qui lui tombaient sur la figure et rassembla les chèvres du village. Elle les gardait sur les montagnes, depuis près de cinq ans, depuis qu'on l'avait chassée de l'école... Quand elle bougeait, c'est à peine si l'on apercevait la ligne des hanches sous les haillons de sa jupe. En marchant, elle balançait en cadence

ses bras maigres, tandis que d'une voix somnolente elle chantait un vieil air croate.

En bas, dans le village, une lumière s'alluma à la fenêtre d'une maison. Le fracas du torrent monta vers elle. Quelqu'un poussa un cri près de l'auberge.